

CULTURE | CHRONIQUE

PAR MICHEL GUERRIN

Trop de films dans les salles

Le film s'appelle *The End*, il est signé Guillaume Nicloux, et il montre Gérard Depardieu en chasseur qui se perd en forêt. Il sort le vendredi 8 avril. Non pas en salles mais en e-cinéma. Soit chez vous, à condition de l'acheter sur une plate-forme de vidéo à la demande. Le 16 mars, c'était le film américain *99 Homes*, Grand Prix au festival de Deauville, qui sortait en e-cinéma. Est-ce l'avenir? Plutôt une piste. Car la France du cinéma vit un psychodrame de riches. D'un côté, nous sommes le pays au monde où, chaque semaine, le cinéphile peut découvrir le plus grand nombre de films, en tous genres. De l'autre, la bataille des salles est de plus en plus rude.

Ce n'est pas nouveau, mais les conflits se multiplient entre distributeurs et patrons de salles. Surtout autour des films les plus « difficiles ». Entendez, au rythme lent, à la narration incertaine. En mars, les titres *Evolution*, *Kaili Blues* ou *La Vallée*, d'autres encore, n'étaient visibles que dans deux salles à Paris. Frilosité, dénoncent certains. Le public ne viendra pas, rétorquent les patrons de salles. Dialogue de sourds. Et équation complexe.

Le nombre de films sortis en France a quasiment doublé en vingt-cinq ans, et la spirale inflationniste ne faiblit pas. 360 films en 1990, 530 en 2000, 615 en 2012, 654 en 2013, 663 en 2014, sans doute 680 en 2015. 800 si on ajoute les reprises... Le nombre d'écrans, lui, ne suit pas: il est passé de 4 500 en 1990 à 5 500.

Mais, surtout, la concentration s'intensifie. Pas moins de 1 093 salles pour *Star Wars: le Réveil de la Force*, et 900 pour *Spectre* (James Bond) à la fin 2015. Voilà pourquoi trouver une salle le lundi, deux

jours avant la sortie du mercredi, est une souffrance pour beaucoup. La garder est un autre combat. Il sort jusqu'à une vingtaine de films chaque semaine. Certains sont chassés après sept jours.

«Système opaque»

Tout le monde ou presque souhaite que ça change, mais c'est plus facile à dire qu'à faire. Car chacun a ses intérêts. Et si le système est régulé par l'Etat, il est privé. Les patrons de salles sont des passionnés du cinéma, mais aussi des commerçants qui ont besoin de films porteurs pour tenir. La plupart des salles font l'objet d'aides de la part du Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC) « mais on ne peut leur imposer de prendre tel film », explique Christophe Tardieu, directeur général délégué de cet organisme. Une réforme est annoncée pour début mai, avant le Festival de Cannes. Les pistes? Empêcher que les gros et les moyens films dépassent un certain nombre de salles, étaler les sorties sur l'année, faire durer plus longtemps un film en salles...

Le point le plus controversé est le secteur de l'art et essai. Secteur précieux, car 1 150 cinémas ont ce label, et ils projettent plus de la moitié des films sortis chaque année et qui attirent 40 millions de spectateurs. Justement, ces chiffres prouveraient que le système est trop lâche. Déjà, le label

« art et essai » va autant aux films de Woody Allen ou de Martin Scorsese qu'aux œuvres expérimentales. Et des distributeurs accusent certaines salles de bénéficier de subventions « énormes » sans programmer de films difficiles en contrepartie.

Ils ajoutent que 282 salles labellisées art et essai ont montré *Star*

Wars. Le distributeur Thierry Lounas constate encore que ce sont les circuits UGC et MK2 qui ont programmé à Paris le film chinois *Kaili Blues*, et pas une salle d'art et essai: « Ces salles ne défendent que leur commerce! » Le producteur et fondateur des cinémas MK2, Marin Karmitz, n'est pas moins virulent: « Le système est devenu opaque. Des cinémas reçoivent des sommes énormes sans remplir leur mission, alors que chez MK2 nous faisons le travail, mais sans aides. »

Mauvais procès, rétorque François Aymé, président de l'Association française des cinémas art et essai: « On ne peut pas montrer tous les films, il y a saturation. D'autant que les distributeurs les étalent mal sur l'année. Quant à la subvention, elle est en moyenne de 12 000 euros par salle, rien d'extra-vagant. » Un rapport est également attendu avant Cannes pour moderniser ce label.

Mais beaucoup se demandent si le mal n'est pas plus profond. Et osent une question: jusqu'où peut-on inciter le public à voir des films qu'il ne veut pas voir? Car si les écrans sont saturés, les fauteuils non. Moins de 20 % des sièges sont occupés chaque année. 60 % des films sortis en 2014 n'ont pas dépassé les 50 000 entrées. Les films qui ont fait moins de 5 000 entrées sont passés en douze ans de 105 à 182. De là à en conclure que trop de films sortent chaque année... Parler de surproduction dans la culture est tabou. Au ministère de la culture, on reconnaît pourtant qu'il faut « sortir de cette folie inflationniste ». Le plus direct est Marin Karmitz: « Oui, il y a trop de films. Et trop de médiocres. Personne ne veut y réfléchir. »

On peut aussi se demander si la salle de cinéma, dont l'aura est intacte, reste un lieu adapté aux

films radicaux. Christophe Tardieu rappelle que ces derniers, il y a vingt ans, « n'étaient pas en salles ». Pour les accueillir, il y a désormais la vidéo et les festivals. Il y a sans doute un réseau de lieux à explorer, qu'on appelle aux Etats-Unis « non theatrical »: l'université, le musée, le centre d'art, la galerie, l'auditorium public ou d'entreprise... Thierry Lounas n'est pas contre: « L'essentiel est que le public puisse voir. »

La question de la salle pose enfin celle de la cinéphilie. Beaucoup, Marin Karmitz en tête, répondent qu'elle est en baisse, qu'un film difficile qui faisait 80 000 entrées il y a vingt ans en fait 40 000. Parce que le décalage est vertigineux entre la culture des images consommées par les jeunes et le cinéma d'auteur. « C'est vrai, et c'est une raison de plus pour que les salles ne tuent pas ces films », plaide Thierry Lounas. Karmitz, lui, pour sauver la cinéphilie, dit qu'il faut d'abord apprendre à l'école à lire des films comme on apprend à lire des livres. ■

LE NOMBRE DE FILMS SORTIS EN FRANCE A QUASIMENT DOUBLÉ EN VINGT-CINQ ANS JUSQU'OU PEUT-ON INCITER LE PUBLIC À VOIR DES FILMS QU'IL NE VEUT PAS VOIR ?